

FILMER PAUL OTLET

Françoise LEVIE

Cinéaste – Biographe

▪ En 2000, l'auteur, Françoise Levie, réalise un film documentaire sur Paul Otlet intitulé *L'Homme qui voulait classer le Monde*. Dans cet article, elle raconte comment naquit l'idée du film, comment fut construit le scénario à partir du contenu anarchique d'une centaine de caisses à bananes et les découvertes majeures qui en découlèrent. Elle relate également quelques anecdotes des derniers témoins qu'elle a pu rencontrer. Depuis, le film a fait le tour du monde dans les universités spécialisées dans les sciences de l'information et remporta de nombreux prix.

▪ In 2000 regisseerde Françoise Levie een documentaire over Paul Otlet, genoemd *De man die de wereld in kaart wou brengen*. In dit artikel vertelt zij hoe het idee van de film ontstaan is, hoe het scenario uitgebouwd werd vanuit de losse inhoud van een honderdtal bananendozen en de belangrijkste ontdekkingen die daaruit voortvloeiden. Sindsdien is de film in alle universiteiten gespecialiseerd in documentaire wetenschappen vertoond en heeft talrijke prijzen gewonnen.

L'idée d'un film sur Paul Otlet naquit de manière insidieuse lors d'une banale visite à Mons, à l'occasion des Journées du Patrimoine. En pénétrant dans ce qui était alors le tout nouveau Mundaneum installé rue de Nimy, nous fûmes accueillis par la voix de Jean-François Füg, le conservateur de l'époque, qui, avec verve et enthousiasme, évoquait la figure de Paul Otlet. Il parlait d'un homme qui avait voulu répertorier tous les livres publiés dans le monde, sur tous les sujets et dans toutes les langues... D'une équipe qui, sous la houlette de ce même homme, avait au fil du temps rempli 15 millions de fiches... D'une utopie qui se transforma peu à peu en obsession...

Le long des murs, 260 meubles-fichiers témoignaient de la démesure du projet. Certains tiroirs, ouverts, étaient éclairés de l'intérieur, ce qui leur donnait une impression de relief, de 3D. Un immense globe terrestre, tournant lentement sur lui-même, occupait le centre de l'espace. Sous une voie lactée peinte à même le plafond, les voix de Paul Otlet et d'Henri La Fontaine, interprétés par des comédiens, s'élevaient au fur et à mesure que l'on s'approchait de tel ou tel document. Les grandes étapes de l'histoire du Mundaneum se succédaient, accompagnées par les voix des pères fondateurs. Découverte de la classification décimale, création de l'Office international de Bibliographie, importance du mouvement pacifiste, débuts de l'Union des Associations internationales, premiers rêves de Cité Mondiale.

La reconstitution métaphorique du bureau de Paul Otlet que le visiteur entrevoyait, sans pouvoir y pénétrer, permettait d'imaginer le labeur d'Otlet et de ses collaborateurs. Son visage n'était que partiellement visible, mais sa voix trahissait une passion absolue.

Les années noires étaient évoquées par des objets poussiéreux, des piles de cartons chancelants, des fiches éparées, des livres posés en équilibre instable, des accumulations de documents hétéroclites, tandis que des craquements et des bruits d'eau évoquaient un danger diffus.

La cinéaste que je suis vibra instantanément devant cette mise en scène dramatique et ces messages de paix universels. Je ne pouvais pas imaginer que personne, jamais, ne s'était penché sur cette incroyable aventure afin d'en faire un film ! Quoi ? Aucun documentariste avant moi n'avait été sensible à cette utopie grandiose tournant en délire obsessionnel ! Cela me semblait incroyable. Un homme seul contre tous. Quelle fameuse histoire !

Comment raconter une vie, une œuvre, à partir de caisses à bananes ?

Tout naturellement, je me tournais vers Benoît Peeters qui, avec François Schuiten, était l'auteur de la très belle scénographie du Mundaneum de Mons¹. Ce système de classification qui évoquait immanquablement l'écrivain Jorge Luis Borges, cette histoire complexe d'architecture idéale censée contenir toute la connaissance du monde était pour lui ! Il accepta de co-écrire le scénario. Mais comment procéder ? Nous nous trouvions face à cent mètres de rayonnages, à des dizaines de caisses à bananes remplies à ras bord, dont nous ignorions le contenu.

Je m'aperçus alors que jusque-là, on ne connaissait de la vie de Paul Otlet que les grandes lignes². À l'exception de quelques articles brillants écrits par W. Boyd Rayward, le premier expert de Paul Otlet, et de son livre³ publié en anglais en 1975 en Russie, il n'existait aucune biographie

proprement dite. Avant d'imaginer un film, il fallait d'abord tendre un fil conducteur à travers toutes ces caisses jamais ouvertes depuis la mort de Paul Otlet. Nous comprîmes plus tard que ces cartons constituaient ce qu'il appelait son "*Otletaneum*", c'est-à-dire l'ensemble des documents se rapportant à sa vie personnelle et publique, documents auxquels Boyd Rayward lui-même n'avait pas eu accès lors de ses premières recherches au Palais Mondial dans les années 70.

Il y a quelque chose de très fascinant à pouvoir disposer de la vie entière d'un homme, entreposée là dans des dizaines de cartons. J'eus l'impression que Paul Otlet avait rassemblé l'ensemble de ses papiers personnels, afin que quelqu'un en prenne connaissance et en fasse quelque chose. Pour moi, l'*Otletaneum*, c'était le piège d'Otlet destiné à capturer un biographe ou un cinéaste... Il devait savoir qu'au premier carton ouvert, le biographe ou le cinéaste allait tomber sous le charme et lui consacrer quelques années de sa vie. Ce fut mon cas !

Avant d'écrire le scénario, nous avons passé trois mois, mon assistante et moi-même, à ouvrir ces cartons et à en dresser un semblant d'inventaire. Notre méthode n'avait rien de scientifique, mais comment faire autrement ?

Nous avons commencé par numéroter l'ensemble des caisses, dont les plus lourdes – pour quelle obscure raison ? –, se trouvaient sur le haut des étagères ! Puis, nous les avons ouvertes patiemment, les unes après les autres, nous livrant à un véritable travail d'archéologue. À l'intérieur, c'était l'accumulation, le mélange des genres, le privé et le professionnel, le choc des années. Cette situation avait probablement été provoquée par les nombreux déménagements du Palais Mondial après la mort d'Otlet, mais cela ne facilitait pas la tâche.

Il y avait de tout : des cartes postales, des lettres importantes écrites aux ministres de l'époque, des listes de choses à entreprendre, un lorgnon à faire réparer, une cravate tricotée, un coupe-papier, des boucles de cheveux d'enfants rangés soigneusement dans une petite enveloppe avec la mention "*Le jour où mes enfants sont devenus garçons*", des lettres d'amitié, des mots d'amour, des textes écrits, réécrits, annotés, barrés, découpés, des plans d'architecture signés Heymans, Victor Bourgeois ou encore Delville et Jasinski, un livre de Le Corbusier dans un état pitoyable, dédicacé à Paul Otlet "*avec ma fidèle amitié*", des journaux intimes s'échelonnant de 1880 à 1890, des cahiers d'écolier, des télégrammes codés, des souvenirs de la propriété familiale de l'île du Levant, des passeports sur-

chargés de cachets, des actions de la Société minière de Moncayo qui avaient incarné longtemps, avec celles des Chemins de fer de Soria, un espoir de vie financière meilleure pour toute la famille Otlet...

En définitive, 80 ans de la vie d'un homme enfermés là dans des caisses anonymes. Anonymes, mais non pas muettes, car la pensée d'Otlet se dégageait à chaque document, à chaque page tournée. "*Une seule vie, une seule pensée connue, une seule expression et un seul ensemble*", clamait-il par papier interposé, ou encore "*Je le répète, mes papiers forment un tout. Chaque partie s'y rattache pour constituer une oeuvre unique. Mes archives sont un "Mundus Mundaneum", un outil conçu pour la connaissance du monde. Conservez-les; faites pour elles ce que moi j'aurais fait. Ne les détruisez pas !*".

Chaque document qui nous paraissait important était photocopié ou retranscrit dans l'ordinateur, avec le numéro de carton auquel il appartenait, puis remis dans sa boîte d'origine, où il était immédiatement englouti parmi les autres. Que faire d'autre ? Pouvions-nous nous permettre d'introduire un nouveau système de classement, alors que nous n'étions pas archivistes ?

Le soir, par mail, je rapportais à Benoît Peeters le compte rendu des trouvailles du jour. Ce fut ainsi que peu à peu naquit la structure narrative du film. Nous décidâmes de garder le rôle des chercheuses qui nous semblait indispensable, afin de faire le relais entre les caisses et leur contenu. À la différence près que, lors du repérage, les documents étaient découverts de manière anarchique, tandis qu'au tournage, ils étaient extirpés de leurs cartons par ordre chronologique ! Les chercheuses permettaient de manipuler les caisses, de lire à voix haute les documents qu'elles venaient de piocher, de s'étonner parfois de ce qu'elles découvraient. Ainsi, nous fûmes fascinées par l'intensité des lettres d'amour que Paul Otlet adressait à sa seconde femme, Cato Van Nederhasselt.

"Cato, Catoeje, Catoejeke. Ce sont vos trois noms, un pour chaque moment, admirable synthèse verbale puisque le premier est le troisième et le second redit le premier, trois coups d'archet, trois cordes pincées de votre harpe totale, et voilà... écoutez, écoutez l'écho des infinies harmonies. Il nous faut, nos bras quémandeurs le réclament, et la lune et le soleil, et la mer, et les Étoiles, et tout ce qui est, et plus encore, et... vous-même, et moi-même et nous-mêmes..."

Cet homme austère, passionné de classification, était incontestablement très amoureux et, comme le faisait remarquer Benoît Peeters, "*il n'y*

avait pas que de l'encre qui circulait dans ses veines !.

Le Cahier bleu

Dans ces 68 cartons, nous avons découvert des choses capitales, non pas en ce qui concerne ses écrits officiels, car ils avaient été publiés de son vivant, mais en ce qui concerne l'homme. Notamment ses journaux privés tenus essentiellement quand il était jeune. Paul Otlet se confiait volontiers dans l'écriture, et c'est ainsi que nous découvrîmes le merveilleux *Cahier bleu* rédigé en 1916 alors qu'il résidait en Suisse et qu'il traversait une grave crise de dépression. Dans ce *Cahier bleu*, pourvu d'une étiquette dentelée sur laquelle il avait inscrit son nom suivi du chiffre 539 (539 : Physique moléculaire, selon la classification décimale), Paul Otlet se raconte. Il dresse son portrait physique et moral. Il décrit ce qu'il estime avoir accompli jusque-là. Il s'auto-analyse.

"Arrivé à près de 48 ans, un retour en arrière sur la vie passée est normal. Il est indiqué quand une enquête psychologique conduite par des amis a forcé à des réponses précises sur certains points. 48 ans, dont 34 ans de vie intellectuelle consciente ! Ma vie ? Travail, voyages, écrits, pensées, organisations, simples besoins, formation de l'esprit, tumulte des volontés, des penchants et des tendances, troubles et clartés, illusions, désillusions, réillusions, optimisme, pessimisme aussi mais optimisme dominant."

Ce *Cahier bleu* fut essentiel pour le choix des textes personnels d'Otlet tant dans le film que dans la biographie que je lui ai consacrée. Il nous permet de le suivre au plus près, de lui être fidèle dans la mesure où il était fidèle à lui-même.

Ce *Cahier bleu* que nous avons découvert lors de nos recherches préliminaires fut primordial pour l'écriture du scénario, mais il ne fut pas la seule découverte importante !

Paul Otlet et le cinéma

Paul Otlet adorait le cinéma, il croyait en son pouvoir éducationnel. Pourtant, il avait déjà 27 ans quand les frères Lumière projetèrent publiquement le premier film. Et c'est ainsi que lors de la visite d'Andrew Carnegie au Musée International, en 1911, il demanda à un cinéaste, en l'occurrence à Auguste Meuter, de venir filmer l'évènement. Nous découvrîmes ce film inconnu dans sa petite boîte métallique enfoui dans une caisse bourrée de papiers, véritable bombe en puissance, puisqu'il s'agissait d'un film nitrate,

capable de s'enflammer à la moindre sollicitation. Mais ne boudons pas notre plaisir. Ce reportage de quelques minutes constitue un document exceptionnel, puisque c'est l'unique fois à notre connaissance où Paul Otlet et Henri La Fontaine ont été filmés. On y voit un Paul Otlet affairé, faisant les honneurs de son musée à Andrew Carnegie. Il va et vient, virevolte, indique du doigt une carte sur un mur, tandis que le sénateur La Fontaine semble vouloir garder ses distances.

Ce film témoigne de l'intérêt d'Otlet pour la modernité technique : engager un opérateur de cinéma en 1913 n'était pas vraiment chose courante ! Il nous permet aussi de voir Paul Otlet tel qu'il était et de le restituer dans toute sa gestuelle !

Un peu dans le même ordre d'idées, nous découvrîmes dans une boîte en carton de la marque Côte d'Or de petits rouleaux de films dotés d'un numéro. Il s'agissait d'actualités hebdomadaires montrées à l'aide d'images fixes vendues sous le nom de "Cinésopie". Il faut imaginer Paul Otlet commentant à quelques fidèles les événements marquants de la semaine, le dimanche matin dans la salle du Palais Mondial du Cinquantenaire et ce entre 1934 et 1939. Cette initiative, dirigée par André Van Remoortel, devait plaire à Otlet, car il avait commandé à la Cinésopie des films fixes montrant le Mundaneum. Certains titres ont été conservés : *À travers le Palais Mondial, la Classification Décimale, la Société des Nations et la Paix*, et bien sûr *la Cité Mondiale*, mais les images, minuscules, sont à peine lisibles.

Notre dernière découverte importante fut ces croquis dans lesquels Otlet parle de "Bibliothèque irradiée" et de "Livre télévisonné". Ceux-là et d'autres firent le tour du monde. Nous reçûmes là la preuve qu'Otlet entrevoyait pour la première fois un accès direct aux livres, et donc à la connaissance, grâce à un écran et à un téléphone. Ce sont parmi ses textes les plus novateurs.

"Ici, la table de travail n'est plus chargée d'aucun livre. À leur place se dresse un écran et à portée un téléphone. Là-bas, au loin, dans un édifice immense, sont tous les livres et tous les renseignements."

Un an tard, quand je suis retournée au Mundaneum afin de photographier les documents dont j'avais besoin pour illustrer le livre que je préparais sur Paul Otlet, je ne les ai pas tous retrouvés. Il y avait eu entretemps un véritable classement. Les cartons à bananes avaient été vidés et reclassés, les documents triés par date et par thème, et certaines photos ou certaines lettres, que

je connaissais par cœur, avaient été placées ailleurs ou avaient disparu.

Un film montrant le travail des chercheuses fouillant dans des caisses afin de retracer une chronologie linéaire de la vie et de l'œuvre de Paul Otlet ne serait plus possible aujourd'hui. Il fut le fruit d'une recherche effectuée à un moment précis, qui ne reviendra plus. Et il est certain que si quelqu'un d'autre voulait aujourd'hui faire un film sur Paul Otlet, il serait radicalement différent. C'est sans doute aussi cette extrême précarité des documents qui donnent à la vie et à l'œuvre de Paul Otlet ce côté mystérieux et fragile qui nous fascine tant.

Les derniers témoins

Au milieu des caisses et de tous ces documents à mettre en scène, nous nous demandâmes s'il n'y aurait pas quelqu'un en chair et en os qui pourrait nous parler de Paul Otlet. Nous étions en 2000. Otlet étant décédé en 1944, il fallait donc trouver quelqu'un qui aurait aujourd'hui passé largement le cap des 70 ans ! Nous trouvâmes deux témoins.

Milisa Coops tout d'abord, que nous retrouvâmes à La Haye. Elle était la fille d'amis chez qui le couple Otlet vécut en 1916, en pleine tourmente. Les familles partageaient les mêmes idéaux et la même foi dans le pacifisme. Il était donc normal qu'après leurs études secondaires, les deux jeunes filles Coops, Milisa et Thea, viennent chacune à leur tour à Bruxelles afin d'approfondir leur connaissance du français.

*"Comme il n'y avait pas d'enfant à garder, j'ai aidé le maître de maison à mettre sous presse son *Traité de Documentation*", explique avec fierté Milisa à l'auteur, 70 ans plus tard.*

"L'ouvrage était terminé mais il devait être relu. Le professeur Otlet avait une écriture très peu lisible, ce n'était donc pas facile pour l'éditeur de déchiffrer le manuscrit. Je corrigeais les épreuves. Parfois il y avait un mot que ni l'imprimeur, ni moi, ne pouvions relire, il fallait alors demander au professeur Otlet qui, la plupart du temps, n'avait pas le temps ! Je faisais de mon mieux pour rendre le texte plus compréhensible ! J'avais des lunettes spéciales. Je travaillais chez lui, rue Fétis, et pendant six mois, nous avons été assis à la même table. Nous nous faisons face. Parfois, je l'accompagnais aux débats de l'hebdomadaire Le Rouge et le Noir. C'était un orateur éloquent."

Milisa est probablement la dernière personne vivante à avoir côtoyé Paul Otlet dans les années trente. Encore aujourd'hui, elle parle de cette

expérience avec beaucoup d'émotion, *"C'était un génie, Madame..."*, et rappelle que c'est le professeur Otlet qui, pour la première fois, utilisa le mot "documentation", ainsi que le mot "monde, mondial".

Son expérience bibliographique et sa connaissance de la *CDU* permirent à Milisa Coops de faire une brillante carrière. Après avoir travaillé pendant quelques années à la Bibliothèque de La Haye puis au Conseil hollandais des Brevets, elle fut engagée à l'Unesco où elle travailla toute sa vie.

Le second témoin que nous rencontrâmes fut Igor Platounoff. Né en 1917, il travailla comme architecte en Irak, avec des collègues aussi prestigieux que Le Corbusier, Walter Gropius ou Frank Lloyd Wright, avant de poursuivre sa carrière aux États-Unis. Il revint ensuite en Belgique, où nous avons pu l'interviewer.

"J'avais 12 ans lorsque je mis les pieds pour la première fois au Palais Mondial. Mon père y faisait une conférence sur les cycles cosmiques dans les religions hindoues. Je revins ensuite régulièrement au Palais Mondial. Très vite, j'ai répondu à l'appel de collaboration de Paul Otlet. J'ai dessiné des affiches, des panneaux explicatifs. J'ai fait des masques. J'ai même composé la Marche de la Jeune Garde du Palais mondial ! Puis je me suis mis à dépouiller les documents, à les transformer en chiffres de la Classification Décimale. Pour Otlet, ce n'était pas juste une manière de classer les livres, c'était un langage des signes, une véritable grille de compréhension universelle. À force de perfection, les indices eux-mêmes devenaient de plus en plus compliqués. Cela devenait une langue, une langue chiffrée, une langue internationale compréhensible par tous".

"Je n'ai jamais vu Paul Otlet se fâcher. Si quelqu'un était agressif avec lui, il souriait et cherchait à ramener la chose à un ordre relatif pour que l'entente règne à nouveau. C'était son grand principe. En tant que pacifiste, il voulait arriver à un accord. Tout était basé sur l'entente et l'accord de tous".

*"En 1937, j'ai eu l'idée de relancer une nouvelle édition de la Classification Décimale Universelle. En effet, l'édition de 1927-1930 était sur le point d'être épuisée. Mon père possédait une maison d'édition et une imprimerie. C'est lui qui publiait trimestriellement le *Periodicum Mundaneum*".*

"Je lui ai dit que dorénavant, je prendrais sa place. Il aurait ainsi tout le temps d'étudier le sanscrit et les philosophies hindoues. Puis je suis allé voir Otlet et Lorphèvre, et nous avons imaginé

d'imprimer le Manuel de la Classification Décimale, non plus en un volume unique, mais en fascicules. Nous avons commencé à imprimer de façon méthodique en tenant compte des corrections et des ajouts relatifs aux dernières idées de la CDU. Nous avons publié les cent premières tables, puis nous avons attaqué les sections séparées, le 1, le 2, le 3... J'ai fait de la Classification Décimale pendant deux ans, douze heures par jour... Nous disposions d'un matériel moderne, mais très réduit. Nous travaillions sans aide, sans ouvrier. Otlet, Lorphèvre et Colet finissaient les textes et vérifiaient les épreuves. Je les composais, je les imprimais, je tirais les épreuves, et je les envoyais chez le relieur. C'est comme cela que le travail s'est fait. Nous vendions les fascicules séparés. Et puis la guerre est arrivée, la Belgique a été envahie par les Allemands, et tout s'est arrêté. Nous n'avons jamais terminé. C'est une œuvre inachevée qu'on ne finira jamais".

"Toute la vie d'Otlet a été dévorée jusqu'au dernier souffle. Cette passion, cette passion de la vérité, cette passion de paix, cette passion pour le bien de l'humanité, il l'a défendue comme peu d'hommes avant lui... Il voulait plus de démocra-

tie, plus d'égalité entre les hommes, il voulait instaurer la paix et répandre la culture".

Paul Otlet à Hollywood

En 2008, suite à un article sur Paul Otlet, paru dans le *New York Times*, je reçus un coup de téléphone de Los Angeles. Un producteur américain, fasciné par ce personnage précurseur, voulait faire un film de fiction sur Paul Otlet. Nous échangeâmes du courrier et des informations. Nous évoquâmes même l'idée que je vienne aux États-Unis collaborer au scénario. Puis il y eut la grève des scénaristes américains qui dura un an. Le projet fut écarté, puis abandonné. Mais je ne désespère pas de voir un jour Anthony Hopkins interpréter Paul Otlet ! Mais qui donc jouera le rôle de Cato Van Nederhasselt, la plus belle femme d'Amsterdam ?

Françoise Levie
Chemin Pérot, 13
1400 Nivelles
flewie@mementoproduction.be

Mai 2012

Notes

- 1 Cette scénographie conçue en 1998 par les auteurs des *Cités Obscures* n'existe plus. Seuls les meubles-fichiers et la mappemonde sont toujours là. L'endroit sert aujourd'hui de lieu de rencontres et d'expositions.
- 2 Nous étions en 2000.
- 3 Rayward, W. Boyd. *The Universe of Information. The Work of Paul Otlet for Documentation and International Organization*. FID, n° 520. VINITI, 1975, 390 p.



La vie et l'œuvre de Paul Otlet en DVD

Un film de Françoise Levie

Durée : 60 minutes

Version française, néerlandaise ou anglaise

Au prix de 20 euros + frais postaux

À verser sur le compte de Memento Production

IBAN : BE44 3401 8354 4145

Chemin Pérot, 13

1400 Nivelles

Belgique

(+32) 476.35.80.13

flewie@mementoproduction.be